

EXTRAIT DU PHÉDON DE PLATON

Cependant, reprit Socrate, je ne dis rien de nouveau ; je ne dis que ce que j'ai dit en mille occasions, et ce que je viens de répéter précédemment. Pour t'apprendre la méthode dont je me suis servi pour m'élever à la connaissance des causes, je reviens à ce que j'ai déjà tant rebattu, et je commence par établir qu'il y a quelque chose de bon, de beau, de grand, par soi-même. Si tu m'accordes ce principe, j'espère arriver à te conduire par là à la cause de l'immortalité de l'âme.

- Ne t'arrête donc pas, dit Cébès, et achève comme si je te l'avais accordé depuis longtemps.
- Prends bien garde à ce qui va suivre, continua Socrate, et vois si tu peux en tomber d'accord avec moi. Il me semble que s'il y a quelque chose de beau en ce monde, outre le beau en soi, tout ce qui est beau ne peut l'être que parce qu'il participe au beau absolu, et ainsi de tout le reste. M'accordes-tu cet ordre de causes ?
- Oui, je l'accorde.
- Alors, continua Socrate, je ne comprends, plus, et je ne saurais concevoir toutes ces autres causes si savantes que l'on nous donne. Mais si quelqu'un vient me dire ce qui fait qu'une chose est belle, ou la vivacité des couleurs ou ses formes et d'autres choses semblables, je laisse là toutes ces raisons, qui ne font que me troubler, et je m'assure moi-même sans façon et sans art et peut-être trop simplement, que rien ne la rend belle que la présence ou la communication de la beauté première, de quelque manière que cette communication se fasse ; car là-dessus je n'affirme rien, sinon que toutes les belles choses sont belles par la présence de la beauté. C'est à mon avis la réponse la plus sûre, pour moi comme pour tout autre, et tant que je m'en tiendrai là, j'espère bien certainement ne me jamais tromper, et pouvoir répondre en toute sûreté, moi et tout autre que moi, que c'est par le reflet de la beauté primitive que les belles choses sont belles. Ne penses-tu pas comme moi ?
- Je le pense.
- Ainsi, c'est par la grandeur que les choses grandes sont grandes, et les petites sont petites par la petitesse.
- Oui.
- Tu ne serais donc pas de l'avis de celui qui prétendait qu'un homme est plus grand qu'un autre de toute la tête, et que cet autre est aussi plus petit d'autant ? Mais tu soutiendrais que tout ce que tu veux dire, c'est que toutes les choses qui sont plus grandes que d'autres, ne sont plus grandes que par la grandeur, et que c'est elle seule, la grandeur en elle-même, qui en est la cause ;

et de même, que les petites choses ne sont plus petites que par la petitesse, la petitesse étant la cause spéciale de ce qu'elles sont petites. Et tu soutiendrais cette opinion, j'imagine, dans la crainte d'une objection embarrassante ; car si tu disais qu'un homme est plus grand ou plus petit de toute la tête, on pourrait te répondre d'abord que le même objet ferait la grandeur du plus grand, et la petitesse du plus petit ; et ensuite que c'est à la hauteur de la tête, qui pourtant est petite en elle-même, que le plus grand devrait sa grandeur ; et il serait en effet merveilleux qu'un homme fût grand par quelque chose de petit. N'aurais-tu pas cette crainte ?

- Sans doute, dit Cébès en riant.
- Ainsi, ne craindrais-tu pas de dire que si dix est plus que huit de deux, c'est à cause de deux, et non pas à cause de la quantité ; ou bien encore que si deux coudées sont plus qu'une coudée, c'est à cause de la coudée en sus, et non pas à cause de la grandeur ? Car il y a même sujet de crainte.
- Bien certainement.
- Mais quoi ! Ne ferais-tu pas difficulté de dire que si l'on ajoute un à un, c'est alors l'addition qui est la cause du multiple deux, ou que, si l'on partage un en deux, c'est la division ? Ou plutôt n'affirmerais-tu pas hautement que tu ne connais d'autre cause de chaque phénomène que leur participation à l'essence propre à la classe à laquelle chacun d'eux appartient ; et qu'en conséquence tu n'imagines pas d'autre cause du multiple deux que sa participation à la duité, dont participe nécessairement tout ce qui devient deux, comme tout ce qui devient un, participe de l'unité ? N'abandonnerais-tu pas les additions, les divisions et toutes les autres subtilités de ce genre, laissant à de plus savants à asseoir sur de pareilles bases leurs raisonnements, tandis que pour toi, arrêté, comme on dit, par la peur de ton ombre et de ton ignorance, tu t'en tiendrais au solide principe que nous avons établi ? Que si l'on venait l'attaquer, ne laisserais-tu pas cette attaque sans réponse, jusqu'à ce que tu eusses examiné toutes les conséquences qui dérivent de ce principe, et reconnu toi-même si elles s'accordent ou ne s'accordent pas entre elles ? Et si tu étais obligé d'en rendre raison, ne le ferais-tu pas encore, en supposant un autre principe plus général et plus sûr, jusqu'à ce qu'enfin tu eusses trouvé quelque chose de satisfaisant, mais en évitant d'embrouiller tout, comme ces disputeurs, et de confondre le premier principe avec ceux qui en dérivent, pour arriver à la vérité des choses ? il est vrai que pour ces disputeurs c'est peut-être là ce dont ils ne s'occupent guère ; il leur suffit, en mêlant tout dans leur sagesse, de pouvoir se plaire à eux-mêmes. Quant à toi, si tu es philosophe, tu agiras, je pense, comme je l'ai dit.
- Parfaitement, dirent en même temps Simmias et Cébès.

Échécratès - Eh ! Par Jupiter, Phédon, ils avaient raison ; car il m'a semblé que Socrate s'exprimait avec une netteté merveilleuse pour ceux-là même qui auraient eu le moins d'intelligence.

Phédon - Tous ceux qui étaient là furent de cet avis.

Échécratès - Et c'est ce que nous pensons, nous qui n'y étions pas, sur le récit que tu nous en fais. Mais que dit-on après cela ?

Phédon - Il me semble, si je m'en souviens bien, qu'après qu'on lui eût accordé que toute idée existe en soi, et que c'est de la participation que les choses ont avec elle qu'elles tirent leur dénomination, il continua ainsi : si ce principe est vrai, quand tu dis que Simmias est plus grand que Socrate, et plus petit que Phédon, ne dis-tu pas que dans Simmias se trouvent en même temps la grandeur et la petitesse ?

- Oui, dit Cébès.

- Mais ne conviens-tu pas que si tu dis "Simmias est plus grand que Socrate." cette proposition telle qu'elle est littéralement, n'est pas exacte ? Car il n'est pas dans la nature de Simmias d'être plus grand ; il ne l'est pas parce qu'il est Simmias, mais il l'est par la grandeur qu'il a accidentellement. Et encore il n'est pas plus grand que Socrate parce que Socrate est Socrate, mais parce que Socrate participe de la petitesse en comparaison de la grandeur de Simmias.

- Cela est vrai.

- De même Simmias n'est pas plus petit que Phédon parce que Phédon est Phédon, mais parce que Phédon est grand, si on le compare à Simmias qui est petit.

- C'est cela.

- Ainsi Simmias est appelé à la fois petit et grand, et il est entre les deux, surpassant la petitesse de l'un par la supériorité de sa grandeur, et reconnaissant à l'autre une grandeur qui surpasse sa petitesse.

Et se mettant à rire en même temps :

- en vérité, dit-il, j'ai bien l'air de m'exprimer avec toute l'exactitude d'un greffier, mais enfin la chose est ainsi.

Cébès en convient.

- Et j'appuie là-dessus parce que je voudrais te voir de mon opinion. Car il me semble que non seulement la grandeur ne peut jamais être en même temps grande et petite, mais encore que la grandeur qui est en nous n'admet point la petitesse et ne peut être surpassée ; car de deux choses l'une, ou la grandeur s'enfuit et se retire à l'approche de son contraire qui est la petitesse, ou elle cesse d'exister quand l'autre survient ; mais jamais si elle demeure et reçoit la petitesse, elle ne pourra pour cela vouloir être autre chose que ce qu'elle était : ainsi, par exemple, après avoir admis la petitesse, je n'en suis pas moins le même que j'étais auparavant, avec cette seule différence que je suis le même, petit. La grandeur ne peut être petite en même temps qu'elle est grande, et de même la petitesse qui est en nous n'empiète jamais sur la grandeur ; en un mot, aucun des contraires pendant qu'il est ce qu'il est ne peut vouloir devenir ou être son contraire ; mais ou il se retire, ou il périt quand l'autre arrive.
- Oui, dit Cébès, j'en suis convaincu.

Mais quelqu'un de la compagnie, je ne me souviens pas bien qui c'était, s'adressant à Socrate :

- Eh ! Par les dieux, lui dit-il, n'as-tu pas déjà admis le contraire de ce que tu dis ? Car n'es-tu pas convenu que le plus grand naît du plus petit, et le plus petit du plus grand ; en un mot, que les contraires naissent toujours de leurs contraires ? et présentement, il me semble que je t'entends dire que cela ne peut jamais arriver.

Socrate s'était penché en avant pour entendre.

- Fort bien, dit-il, tu as raison de rappeler ce qui s'est dit ; mais tu ne vois pas la différence qu'il y a entre ce que nous avons dit alors, et ce que nous disons maintenant. Nous avons dit qu'une chose naît de son contraire ; et ici nous disons qu'un contraire ne devient jamais lui-même son contraire, ni en nous ni dans la nature. Alors, mon ami, nous parlions des choses positives qui ont leur contraire, et nous pouvions les nommer chacune par leur nom ; ici nous parlons des essences mêmes, qui par leur présence donnent leur nom aux choses où elles se rencontrent : et c'est de ces dernières que nous prétendons qu'elles ne peuvent naître l'une et l'autre.

En disant cela, il regardait Cébès ; et il lui demanda :

- Eh bien ! l'objection qu'on vient de faire ne t'a-t-elle pas troublé ?
- Non, dit Cébès, je ne suis pas si faible, sans vouloir toutefois assurer que rien ne soit désormais capable de me troubler.

- Nous sommes donc bien d'accord, continua Socrate, et sans aucune restriction, que jamais un contraire ne peut devenir son propre contraire à lui-même.
- Cela est vrai, dit Cébès.
- Vois encore si tu conviendras de ceci : Y a-t-il quelque chose que tu appelles le chaud, quelque chose que tu appelles le froid ?
- Assurément.
- La même chose que la neige et le feu ?
- Non, par Jupiter.
- Le chaud est donc quelque autre chose que le feu, et le froid quelque autre chose que la neige ?
- Oui, certes.
- Mais tu conviendras, je pense, que, d'après ce que nous disions tout à l'heure, la neige, quand elle a reçu le chaud, ne peut rester neige, comme elle était, et être chaude, mais il faut ou qu'elle se retire à l'approché du chaud, ou qu'elle périsse.
- Il n'y a pas de doute.
- Et le feu aussi, à l'approche du froid, doit se retirer ou périr ? Car il est impossible qu'après avoir reçu le froid il soit encore feu, comme il était, et qu'il soit froid.
- Fort bien, dit-il.
- Telle est donc, reprit Socrate, la nature de quelques-unes de ces choses, que non seulement la même idée garde toujours le même nom, mais que ce nom sert aussi pour d'autres choses, qui ne sont pas ce qu'elle est elle-même, mais qui en ont la forme, tant qu'elles existent. Des exemples éclairciront ce que je dis : l'impair doit toujours avoir le même nom, n'est-ce pas ?
- Oui, sans doute.
- Or, je te demande, est-ce la seule chose qui ait ce nom ? Ou y a-t-il quelque autre chose qui ne soit pas l'impair, et que cependant il faille désigner du même nom, parce qu'elle est d'une nature à n'être jamais sans l'impair ? Comme, par exemple, le nombre trois et plusieurs autres : arrêtons-nous sur celui-là. Ne trouves-tu pas que le nombre trois doit être toujours appelé de son nom, et en même temps du nom d'impair, quoique l'impair ne soit pas la même chose que le nombre trois ? Cependant telle est la nature de ce nombre, de celui de cinq, et de toute la moitié des nombres, que quoique chacun d'eux ne soit pas

ce qu'est l'impair, il est pourtant toujours impair. Il en est de même du nombre deux, de celui de quatre, et de l'autre moitié des nombres, dont chacun, sans être ce qu'est le pair, est pourtant toujours pair. N'en demeures-tu pas d'accord ?

- Le moyen de s'en empêcher ?
- Fais attention à ce que je veux démontrer : c'est qu'il paraît que non seulement ces contraires qui s'excluent, mais encore toutes les autres choses qui, sans être contraires entre elles, ont pourtant aussi leurs contraires, ne semblent pas pouvoir recevoir l'essence contraire à celle qu'elles ont ; mais dès que cette essence contraire approche, elles périssent ou se retirent. Le nombre trois, par exemple, ne dirons-nous pas qu'il doit périr ou éprouver tout au monde plutôt que de devenir jamais nombre pair en restant trois ?
- Assurément, dit Cébès.
- Cependant, dit Socrate, le deux n'est pas contraire au trois.
- Non, sans doute.
- Ce n'est donc pas seulement les contraires qui s'excluent, mais il y a encore d'autres choses incompatibles.
- Cela est sûr.
- Veux-tu que nous déterminions, si nous le pouvons, quelles elles sont ?
- Je le veux bien.
- Ne serait-ce pas celles, ô Cébès, qui, quelle que soit la chose dans laquelle elles se trouvent, la forcent non seulement à retenir l'idée qui lui est essentielle, mais encore à repousser toute autre idée contraire à celle-là.
- Comment dis-tu ?
- Ce que nous disions tout à l'heure : tu comprends que tout ce où se trouvera l'idée de trois, non seulement doit nécessairement demeurer trois, mais aussi demeurer impair.
- Qui en doute ?
- Eh bien, je dis que dans une chose telle que celle-là il ne peut jamais entrer d'idée contraire à celle qui la constitue.
- Non, jamais.
- Or, ce qui la constitue, n'est-ce pas l'impair ?

- Oui.
- Et l'idée contraire à l'idée de l'impair, n'est-ce pas celle du pair ?
- Oui.
- L'idée du pair ne se trouve donc jamais dans le trois ?
- Non, sans doute.
- Le trois est donc incapable du pair ?
- Incapable.
- Car le trois est impair.
- Assurément.
- Voilà donc ce que nous voulions déterminer, c'est-à-dire les choses qui, sans être contraires à une autre, excluent pourtant cette autre ; comme le trois, qui, bien qu'il ne soit pas contraire au nombre pair, ne l'admet pas davantage ; car il apporte toujours avec lui quelque chose qui est contraire au pair, comme le deux apporte toujours quelque chose de contraire à l'impair, comme le feu au froid, et plusieurs autres choses. Vois donc si tu n'accepterais pas cette proposition : non seulement le contraire n'admet pas son contraire, mais tout ce qui apporte avec soi un contraire, en se communiquant à une autre chose, n'admet rien de contraire à ce qu'il apporte avec soi. Penses-y bien encore : car il n'est pas mal d'entendre cela plusieurs fois. Le cinq ne recevra jamais l'idée du pair ; comme le dix, qui est le double, ne recevra jamais l'idée de l'impair ; et ce double lui-même, bien que son contraire ce ne soit pas l'impair, ne recevra pourtant pas l'idée de l'impair, non plus que ni les trois quarts, ni la moitié, ni le tiers, ni toutes les autres parties ne recevront jamais l'idée de l'entier, si du moins tu me suis et demeures d'accord avec moi.
- Je te suis à merveille, et j'en demeure d'accord.
- Maintenant je vais recommencer à te faire des questions ; et toi ne me fais pas des réponses qui soient identiques à mes demandes, mais des réponses différentes, ainsi que je vais t'en donner l'exemple. Outre la manière de répondre, dont nous avons parlé d'abord, et qui est sûre, ce que nous venons de dire m'en fait découvrir une autre, qui ne l'est pas moins. Si tu me demandais ce qui dans le corps fait qu'il est chaud, je ne te ferai pas cette réponse à la fois très sûre et très ignorante, que c'est la chaleur ; mais de tout ce que nous venons de dire, je ferai une réponse plus savante, et je te dirai que c'est le feu ; et si tu me demandes ce qui fait que le corps est malade, je ne te répondrai pas que c'est la maladie, mais la fièvre ; et si tu me demandes ce qui fait le nombre impair, je ne te répondrai pas l'imparité, mais l'unité, et ainsi du reste. Vois si tu as entendu suffisamment ce que je veux ?

- Je t'ai parfaitement entendu.
- Réponds-moi donc, continua-t-il. Qui fait que le corps est vivant ?
- C'est l'âme.
- Et en est-il toujours ainsi ?
- Comment en serait-il autrement, dit Cébès.
- L'âme apporte donc avec elle la vie partout où elle entre.
- Cela est certain.
- Y a-t-il quelque chose de contraire à la vie, ou n'y a-t-il rien ?
- Oui, il y a quelque chose.
- Qu'est-ce ?
- La mort.
- L'âme n'admettra donc jamais ce qui est contraire à ce qu'elle apporte toujours avec elle ; cela suit nécessairement de nos principes.
- J'en conviens, dit Cébès.
- Mais comment appelons-nous ce qui ne reçoit jamais l'idée du pair ?
- L'impair.
- Comment appelons-nous ce qui n'admet pas la justice, et ce qui n'admet pas l'ordre ?
- L'injustice et le désordre.
- Soit. Et ce qui ne reçoit jamais la mort, comment l'appelons-nous ?
- Immortel.
- L'âme ne reçoit point la mort ?
- Non.
- L'âme est donc immortelle ?
- Immortelle.
- Dirons-nous que cela est démontré, ou trouvons-nous qu'il manque quelque chose à la démonstration ?

- Cela est très suffisamment démontré, Socrate.
- Quoi donc, dit-il, ô Cébès ! Si c'était une nécessité que l'impair fût périssable, le trois ne le serait-il pas aussi ?
- Qui en doute ?
- Si ce qui est sans chaleur était aussi nécessairement impérissable, toutes les fois que quelqu'un approcherait le feu de la neige, la neige ne subsisterait-elle pas saine et sauve ? Car elle ne périrait point, et l'on aurait beau l'exposer au feu, elle ne recevrait jamais de chaleur.
- Très vrai.
- Tout de même, si ce qui n'est point susceptible de froid était nécessairement exempt de périr, lorsque quelque chose de froid approcherait du feu il ne s'éteindrait pas, il ne périrait pas, mais il sortirait de là dans toute sa force.
- Nécessairement.
- Il faut donc nécessairement aussi dire la même chose de ce qui est immortel. Si ce qui est immortel est aussi impérissable, il est impossible que l'âme, quand la mort approche d'elle, puisse périr ; car, selon ce que nous venons de dire, l'âme ne recevra jamais la mort, elle ne sera jamais morte, comme le trois, ni aucun autre nombre impair, ne peut jamais être pair ; comme le feu, ni la chaleur du feu, ne peut jamais devenir froideur. On me dira peut-être : que l'impair ne puisse devenir pair par l'arrivée du pair, nous en sommes convenus ; mais qui empêche que l'impair venant à périr, le pair ne prenne sa place ? Je ne pourrais pas répondre à cette objection, que l'impair ne périt point, puisque l'impair n'est point impérissable. Mais si nous l'avions trouvé impérissable, nous pourrions soutenir aisément que le pair aurait beau survenir, l'impair et le trois se retireraient d'affaire, et nous soutiendrions la même chose du feu, du chaud et des autres choses semblables.
- N'est-ce pas ?
- Assurément, dit Cébès.